



Charles Dunand, médecin, corsaire et notable

Pierre Athalie et Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

« Le doyen des médecins de Boulogne sur Mer s'est éteint mardi soir, 17 octobre 1864 à l'âge de 79 ans. Ses funérailles ont eu lieu jeudi au milieu d'une affluence extraordinaire d'habitants de toutes classes, magistrats, notables, commerçants, ouvriers, tous se pressaient en foule pour escorter jusqu'au champ des sépultures les restes de M. le Docteur Dunand. Il est rare qu'une ville envoie une députation aussi importante et qu'elle soit si complètement représentée de ses citoyens. Cet hommage public est la plus éloquente des oraisons funèbres ; nous ne savons pas s'il est séant de rien ajouter à ce qu'il révèle, à tout ce qu'il dit, à ce qu'il affirme. Mais c'est notre devoir, à nous les analystes de chaque jour, de recueillir les noms des hommes qui, à quelque titre que ce soit, méritent de ne pas être oubliés et de fixer en quelque sorte dans la mémoire des populations, les titres qu'ils se sont acquis à leur gratitude... ».

C'est en ces termes que *L'Impartial*, le journal local, relata, dans son édition du 22 octobre 1864, la disparition du docteur Charles Dunand. Il fut un notable d'une ville, devenue par ailleurs une grande station balnéaire dotée d'un casino, d'un hippodrome, d'un théâtre et d'un établissement de bains de mer. Le tout Paris, par le train à vapeur, s'y presse car Paris est désormais à 4 heures 30 de Boulogne-sur-Mer par le « Rapide », 5 heures 40 par l'Express et 7 heures 25 par l'Omnibus. La ville accueille en nombre des hommes politiques et Louis Philippe, des écrivains et Théophile Gautier, Alexandre Dumas fils, Victor Hugo, Charles Dickens, des musiciens, Franz Liszt et son père qui y mourut, des peintres et Edouard Manet, des célébrités féminines enfin, dont les premiers restent toujours friands. La ville est prospère avec la pêche et ses faïenceries. Les guerres napoléoniennes sont oubliées et dès juillet 1844, une liaison Paris-Londres est même envisagée très sérieusement par la Chambre des députés. La ville abrite de plus 3 500 ressortissants étrangers, dont 2 800 sujets britanniques, ces derniers constituant une communauté particulière avec ses écoles, ses chapelles, ses pièces de théâtre, et même ses propres médecins. Mais qui se souvient encore aujourd'hui de Charles Dunand, médecin-corsaire à ses heures mais aussi accoucheur, fidèle à Napoléon 1^{er} mais loyal envers les monarques de la Restauration et aussi très impliqué dans la vie de sa ville d'adoption ? Depuis, la mémoire, l'oubli, les souvenirs ont fait leur travail ! Mais si « les souvenirs sont faux... enfin presque tous et presque totalement » comme le rappelait Henri Bergson, il y a presque un siècle, dans *Matière et Mémoire*, « nous sommes ce que notre cerveau est... les illusions en plus » ajoutera plus récemment à notre intention le philosophe contemporain américain Daniel Dennett.

Médecin ?

Dans le Jura tout proche de son lieu de naissance en 1785 à Savigny en Revermont, le jeune Charles Dunand devient, dès l'âge de treize ans, stagiaire en médecine et chirurgie à l'hôpital de Louhans. L'âge peut surprendre mais la Révolution française avait supprimé en 1793 les facultés de médecine pour « lutter contre le charlatanisme ». Deux ans plus tard, son goût pour la chirurgie lui permet d'entrer à l'hôpital militaire de Besançon devenu avec d'autres hôpitaux militaires, les uniques bastions de la formation médicale et chirurgicale. La Convention ayant créé, en décembre 1794, trois nouvelles écoles de médecine à Montpellier, Strasbourg et Paris, il quitte Besançon un an plus tard pour intégrer celle de Paris. Des ennuis financiers récurrents le poussent à solliciter un poste d'officier de santé dans la Marine. En mai 1803, la paix d'Amiens rompue, la France napoléonienne se retrouve à nouveau en guerre contre l'Angleterre. Charles Dunand, marin qui n'a jamais vu la mer, est à Dunkerque pour embarquer sur le champ sur une péniche, en direction de l'Angleterre. La flottille essuie immédiatement le feu des navires de l'ennemi, et, tant bien que mal, rejoint le port de Boulogne-sur-Mer pour y trouver refuge. Or, c'est dans cette ville que s'est installée l'armée de Napoléon. Charles Dunand y devient chirurgien de troisième classe, rétribué à 166 Francs par mois. À cette époque, un ouvrier en touche environ 60 à 90. Le camp de Boulogne sur Mer est un élément majeur du dispositif qui s'étendait de la Bretagne à la Hollande, en vue de l'invasion de l'Angleterre. En 1803, sur la côte, 8 000 hommes sont ainsi rassemblés à Ambleteuse, 7 000 à Wimereux, 15 000 à Boulogne-sur-Mer, avec les principaux chefs de l'expédition, le maréchal Soult et l'amiral Bruix. Petit détail médico-chirurgical, on y retrouve 180 chirurgiens de troisième classe,



60 de seconde et 20 de première ! Deux ans plus tard, on dénombrera plus de 60 000 militaires présents sur le site que l'Empereur viendra visiter à cinq reprises. A la fin de l'été 1805, le Camp de Boulogne est levé. Napoléon a changé de stratégie et sa Grande Armée fait route vers l'est, sus à la coalition austro-russe. Quelques mois plus tard, ce sera Austerlitz.

Corsaire ?

Charles Dunand ne participera pas à cette bataille. Ayant pris goût à la mer, à l'aventure, il décide de devenir corsaire de l'Empereur. La réalité est qu'il a toujours besoin d'argent, les études de médecine n'étant pas gratuites ! Dunkerque, Calais et bien sûr Boulogne-sur-Mer sont les ports où les héritiers de Jean Bart exercent cette profession. Le corsaire est détenteur d'une *lettre de course* rédigée par le souverain d'un Etat, l'autorisant en temps de guerre à *courir les mers sus aux bâtiments* sur des petits bateaux rapides et maniables, pour arraisonner les lourds navires marchands battant pavillon de nations ennemies de la France, afin de les délester de leurs cargaisons ; les butins de guerre sont variés : eau-de-vie, poisson, viande, épices, café... Ils sont placés sous scellés, puis ramenés au port d'attache, avant d'être partagés entre l'armateur, l'équipage et le gouvernement en place. Le corsaire, accrédité par ces « lettres de marque » délivrées par l'autorité politique, en cas d'arrestation, le statut de prisonnier de guerre, et peut être libéré contre rançon, ou échangé. Quant au pirate agissant, au mépris de la loi, pour son intérêt personnel en s'emparant avec force et violence de la cargaison d'un navire, lui n'avait droit qu'à la corde !

Non. Médecin-Corsaire...

Charles Dunand est ce que nous pourrions appeler un jeune homme pragmatique. La « course » débutant en novembre et durant tout l'hiver, il profite des autres mois de l'année pour poursuivre ses études à Paris, grâce à l'argent gagné pendant sa saison en mer. Et lui qui voulait vivre l'aventure n'est pas déçu ! Un de ses récits nous en donne un aperçu saisissant de réalisme : « Un drame nous attendait sur la rade de Dieppe. Nous étions montés pour attendre la marée pour rentrer dans le port. Une frégate anglaise mouilla non loin de nous et tenta de nous enlever par abordage. Elle nous lança deux grandes chaloupes armées et montées par au moins 60 hommes. Elles nous abordèrent à tribord. [...] Il ne restait à l'arrière [...] que le capitaine Pollet [corsaire boulonnais], le soldat Lescot de Lyon et moi. Le capitaine tenait 12 pistolets chargés et armés de son bras gauche ; à cheval sur le bastingage, un pied sur le pont et l'autre dans la chaloupe anglaise : il recevait sur la tête des coups de sabre répétés. Il faisait feu avec les pistolets et les lançait à la tête des Anglais [...], et moi, armé d'une hache d'abordage, j'amputais les poignets des Anglais qui voulaient s'aider du bastingage pour aborder et quelquefois des têtes anglaises furent heurtées par mon arme ». Charles Dunand participera encore à d'autres expéditions ; pendant sa troisième et dernière campagne, alors qu'il se trouve à bord du « Sauvage », une balle anglaise lui transperce l'épaule avant d'aller toucher le capitaine Pollet, qu'on transporte à l'abri dans sa cabine. Notre chirurgien remonte sur le pont, puis ordonne à l'équipage de se mettre à l'abri dans la cale ; après plus d'une heure de course-poursuite, sous une fusillade nourrie, le « Sauvage », finit par échapper à ses assaillants. C'est en avril 1808 qu'il décide de mettre un terme à sa carrière de corsaire, après avoir réalisé de substantielles économies. En août 1810, redevenu médecin de marine, il se marie à une jeune Boulonnaise.

Mais à l'Empereur toujours fidèle il restera ...

Le médecin de marine Charles Dunand est rappelé en mars 1812 en Pologne à Stettin pour rejoindre les 1 500 hommes du 4^e équipage de flottille auquel il appartient. Commence pour lui une aventure qu'il vivra dans la grande histoire. Ces marins de la flottille forment le corps des pontonniers, placé sous la direction du général Eblé ; à eux de transporter, en avant-garde, les petits bateaux, et de les aligner pour permettre aux soldats de l'Empereur de franchir rivières et fleuves.

Le 25 juin 1812, la Grande Armée, forte de 450 000 hommes, traverse le Niémen en charriant à gué plus de 5 000 canons. Cinq ans plus tôt, sur ce même fleuve et sous une tente dressée sur un radeau, Napoléon et le Tsar Alexandre I^{er} avaient signé le traité de Tilsit en se jurant une paix mutuelle et éternelle ! Mais Alexandre I^{er} avait rompu ce pacte en s'alliant à l'Angleterre. Puis ce fut en août la



© Julien Coutheillas. *L'ombre de Napoléon pointée vers l'Angleterre ennemie*

traversée du Dniepr avant la bataille victorieuse de Smolensk. Barclay de Tolly, le commandant français des forces armées russes, partisan de l'évitement dans l'immensité russe proche de l'hiver, est alors remplacé, sur ordre du Tsar, le 17 août 1812 par le maréchal Koutouzov. Les élites russes exigeant un affrontement, il arrivera le 7 septembre « sous les murs » de Moscou aux dires de Napoléon mais en réalité à une petite centaine de kilomètres.

Charles Dunand participe à cette bataille. « Nous étions placés devant le village de Borodino à la droite de l'armée d'Italie qui avait à sa gauche la Moskova. Trois batteries établies avant le village se trouvaient à 300 pas de notre front de bataille. Le feu commença à six heures par les Polonais à notre extrême droite et bientôt le feu des batteries et de la fusillade arrivèrent jusqu'à nous. Quand les trois batteries commencèrent à tirer sur les régiments, des rangs entiers de soldats jonchèrent la terre ». 28 000 Français et 50 000 Russes périrent dans ce carnage. Borodino fera longtemps partie du palmarès des « batailles les plus meurtrières depuis l'invention de la poudre ». Arithmétiquement, Borodino est une victoire napoléonienne mais l'armée russe n'a pas été enfoncée et le Tsar reste en place. Le 14 septembre, l'armée napoléonienne entre dans Moscou devenu un immense brasier vidé de ses habitants. Koutouzov ayant repris la tactique de l'évitement de son prédécesseur, le gouverneur de la ville avait reçu l'ordre de libérer les prisonniers de droit commun en leur demandant de mettre le feu à la ville et de faire disparaître les pompes à eau !

Quant à Charles Dunand, sur ordre du général Eblé, il va s'emparer d'un convoi russe chargé de provisions et d'effets militaires ayant échappé à l'incendie. « Docteur, pour première récompense, gardez la calèche, et je demande la Croix pour vous », s'écrie le général avec la promesse de lui faire obtenir cette haute distinction militaire. Le mois se passe dans la sueur, les suggestions de retour des uns et la volonté napoléonienne de continuer le combat des autres. Pendant ce temps, le 14 septembre 1812, il se fait médecin accoucheur. Il racontera comment il procéda à ce qui sera le premier accouchement de sa future carrière. Accouchement difficile dans un Moscou en flammes, sur une parturiente affaiblie par une hémorragie massive. Les hommes de l'art parleront d'hémorragie du « post-partum » par « inertie utérine », l'utérus ne pouvant se rétracter sur lui-même. N'ayant sous la main « qu'un peu d'eau de riz sucrée » et « un morceau de glace » qu'il introduisit dans l'utérus, il sauva la mère et l'enfant. « Le 18 octobre, la santé de l'un et de l'autre était parfaite » ajoutera-t-il.

Mais ce 18 octobre 1812, l'hiver étant arrivé, la retraite commence. Le 28 octobre, la Grande Armée retransverse Borodino et le champ de la « bataille victorieuse » de l'aller en piétinant les cadavres en putréfaction des 78 000 victimes jonchant le sol au milieu de carcasses d'animaux, sous des nuées de charognards et dans une atmosphère pestilentielle. La politique de la terre brûlée adoptée par les paysans russes sur le chemin de l'aller, perturbera grandement l'approvisionnement des troupes. Le 31 octobre,



Napoléon arrive à Wiazma sur la route de Smolensk. Son armée de plus cent mille hommes n'en fait plus que la moitié. Les soldats, encore alourdis par leur butin moscovite, sont harcelés sauvagement par les paysans armés et par les hordes de Cosaques. Le 25 novembre, Napoléon, dans une ultime ruse, ordonne au général Eblé de construire deux ponts de bois sur un gué de la Bérézina, tout en organisant deux faux chantiers à distance. Le commandement russe s'engouffre dans ce leurre. Le 26 et le 27, sous la neige et le froid glacial, ce fut le passage de la rivière des troupes en débandade du fait de l'écroulement partiel des ponts. Le 28, l'armée russe se regroupe sur la rive droite et bombarde la rive gauche. Le 29, Napoléon fait incendier les ponts pour couper le passage de la Bérézina aux Russes, laissant à ses soldats, encore sur l'autre rive, le choix entre se jeter dans le brasier ou l'eau glacée. « Vous voyez comment on passe à la barbe de l'ennemi » sera le message que Napoléon aura la « présence d'esprit de faire passer » ultérieurement à son état major décimé et à une armée réduite à deux mille officiers, à moins de vingt mille hommes et à quarante mille suiveurs hors d'état de se battre. Des 1 500 hommes du 4^e équipage de flottille, seuls 15 survivront. Charles Dunand affronte ce retour cauchemardesque en amputant à la chaîne les membres gelés des Grogards suivant les nouvelles techniques de désarticulation imaginées par le baron et chirurgien Larrey. Mais de sa campagne en Russie en tant que chirurgien-major ne disposant que de moyens dérisoires pour soigner les blessés, il ne donnera que peu de détails.

Ce que dit Charles Dunant en quelques lignes, Léon Tolstoï en fera, cinquante ans plus tard, *Guerre et Paix*, son chef d'œuvre : « En arrière c'était la mort certaine, en avant, l'espoir. Les vaisseaux étaient brûlés, il n'y avait d'autre issue que de fuir tous ensemble, et cette fuite absorbait toutes les forces des Français... Après la Bérézina, les débris sombraient dans un état de plus en plus lamentable ». Comme Borodino, la Bérézina fut une seconde victoire comtable mais à la Pyrrhus. Le chemin de croix commence alors pour la Grande Armée. Dès que les soldats s'assoupièrent dans le froid, ils mouraient. Ceux qui tombaient d'inanition dans le brouillard neigeux, servaient de guides aux survivants. Le 5 décembre devant Vilnius, Napoléon prend la décision de rentrer à Paris. Le prince Murat et le maréchal Ney assureront le commandement d'une armée choquée par le départ de l'Empereur. Vilnius échappe au pillage car l'armée était affamée certes, mais avant tout épuisée. Le 9, elle fuit Vilnius avec aux trousses l'armée russe. Mais vingt mille soldats épuisés, moribonds et agressés par les poux et le typhus mourront dans la ville. Il n'y reste plus qu'une plaque « Ici reposent les restes des soldats des vingt Nations qui composaient la grande armée de l'Empereur Napoléon I^{er} morts à Vilnius, au retour de la campagne de Russie en 1812 ». Puis ce fut Kaunas et enfin, le Niémen que le 14 décembre repasseront une vingtaine de milliers de survivants. Sur les 450 000 soldats de l'invasion, 250 000 étaient morts au combat, les autres avaient été faits prisonniers.

Mais comment dans cette marche démentielle pour échapper à l'enfer des nuits glacées, ces hommes ont-ils pu échapper à la mort omniprésente et survivre ? Dans ses *Mémoires*, le sergent Bourguignon donnera une réponse, pas la réponse : « Si nous étions malheureux, mourant de faim et de froid, il nous restait quelque chose qui nous soutenait : l'honneur et le courage ».

Docteur Charles Dunand, médecin-accoucheur à Boulogne-sur-Mer

Le 23 février 1813, il retrouve Boulogne-sur-Mer qu'il ne quittera plus. Il retrouve aussi son épouse qui va rapidement mourir et son fils âgé de deux ans et demi. Suivant les conseils du docteur Caillaud, médecin-chef de la Marine, il prépare et obtient son doctorat de médecine le 9 décembre de la même année, à la faculté de Paris. Son sujet de thèse, « De l'hémorragie utérine et des convulsions, considérées comme causes accidentelles de l'accouchement », rappelle l'épisode survenu quelques mois plus tôt dans la capitale moscovite... Il choisit d'être médecin-accoucheur.

Pendant des siècles, l'accouchement était une affaire de femmes ; les matrones - dont la première des qualités devait être la moralité - reproduisaient sur les parturientes des gestes séculaires, bons ou mauvais. Il semblait indécent que des hommes s'en mêlent, fussent-ils étudiants en médecine ! Ceux-ci pouvaient, à la rigueur, s'essayer à cet art... sur des mannequins, ancêtres du « jamais la première fois sur un patient pour mieux soigner » devenu le mot d'ordre des plateformes universitaires d'enseignement des techniques virtuelles médicales, chirurgicales et obstétricales ! On sait que dans quelques grandes villes, des sages-femmes pratiquaient des accouchements publics sur des femmes en situation de grande détresse financière, et que des étudiants pouvaient alors s'exercer. Il ne faut pas oublier l'importance de la mortalité maternelle et infantile en période néonatale de l'époque. Dans les premières décennies du XIX^e siècle, il est encore dans l'usage d'accoucher à domicile mais en ville, les préjugés s'estompent, et le recours au chirurgien-accoucheur devient normal, surtout dans les classes aisées. Elève de l'obstétricien



Jean-Louis Baudelocque, il participe au grand débat sur l'un des principes essentiels de l'obstétrique de l'époque, agir ou ne pas agir au moment de l'accouchement avec les nouveaux forceps. Comme son maître, il tient un registre d'exercice. L'analyse de celui-ci nous donne des indications assez précises sur le déroulement des accouchements en adoptant sa classification en plusieurs genres. Dans le « premier genre », l'enfant présente la tête ; le « deuxième genre » correspond aujourd'hui au siège complet et ainsi de suite. En revanche, le registre donne peu d'indications précises sur les lieux exacts de résidence, de profession des parturientes car truffé de surnoms de « marine » utilisés pour distinguer clairement les personnes dont le nom de famille est très répandu et leurs quartiers.

Charles Dunand bénéficie très rapidement à Boulogne-sur-Mer d'une réputation flatteuse dans toutes les couches de sa population, des indigents aux familles aisées. Entre 1814 et 1861, son registre d'exercice note qu'il a effectué 729 accouchements. Il est vrai que les recherches effectuées sur la démographie boulonnaise montrent qu'alors le taux de natalité était élevé, se situant à 40 pour mille entre 1816 et 1833, puis à 34 pour mille de 1833 à 1853, périodes pendant lesquelles Charles Dunand était en exercice. Il fut de plus, souvent préféré à ses confrères anglais installés dans la ville. De nombreuses Anglaises figurent dans son registre obstétrical et son dernier accouchement à l'âge de 76 ans en 1861 fut celui de Miss Jane Stewart qui donna naissance à un garçon. Mais l'ancien corsaire de l'Empereur n'a pas oublié le vieil ennemi qu'il chassait autrefois sur les eaux de la Manche, en n'hésitant pas à moduler avec « tact et mesure » ses honoraires lorsqu'il exerçait son art auprès des sujets de Sa Gracieuse Majesté. Ses honoraires « anglais » s'élèvent en général à 165 francs de l'époque mais un capitaine de la compagnie des Indes dut régler la somme de 600 francs. Dans cet ancêtre du « secteur II », Charles Dunand adapte ses honoraires en fonction de la situation sociale des familles : là où le marin paie 25 francs, le capitaine en règle 35 et l'armateur 40. En revanche, l'accoucheur ne réclame rien à ceux qui, dans son registre, sont classés « indigents ». D'autres familles enfin le paient en nature, tel ce chapelier anglais qui lui donne « deux chapeaux », ou encore cette femme, qui l'a « payé en musique ».

Mais la mort continue à le pourchasser, lui qui vécut jusqu'à l'âge de 79 ans. Il avait déjà perdu son frère aîné, professeur de philosophie, tombé en 1796 à la bataille du Pont d'Arcole. Un an après son retour de la Campagne de Russie, son épouse meurt ; elle a 25 ans. Il se remarie 8 ans plus tard, il aura deux enfants. Il est de nouveau veuf en 1834. Sa seconde épouse avait 27 ans. Il ne fut pas que médecin-accoucheur en fondant le Conseil d'Hygiène et de Salubrité de l'arrondissement qui aura fort à faire avec les deux terribles épidémies de choléra de 1832 et 1854 qui s'abattirent sur la région.

Mais en coulisses le notable reste insatisfait...



En effet, le docteur en médecine et le notable qu'il est devenu n'a toujours pas été reçu dans l'Ordre de Chevalier de la Légion d'Honneur. Décoration qu'il recherche et qui lui a été promise par le général Eblé. Sans suite et pour cause car le général mourra du typhus à la fin de la campagne de Russie, le 31 décembre 1812 et la demande circonstanciée avec lui. En avril 1814, les Bourbons remontent sur le trône de France, et avec eux semble s'envoler le rêve de voir un jour la fameuse médaille orner la poitrine de l'ex-chirurgien militaire. Le sort semble s'acharner sur lui mais il persiste. Le 18 avril 1831, il adresse une requête au Ministre de la Marine et des Colonies : « Je suis le seul chirurgien-major, échappé aux désastres de la campagne de Russie, qui n'a pas la Croix d'honneur. J'ai le sentiment de l'avoir méritée, je viens solliciter de votre justice, Monsieur le Ministre, son puissant appui pris de notre Roi Citoyen, Louis Philippe, afin qu'il répare une omission de Napoléon en m'accordant une si noble récompense des travaux, blessures et fatigues que je supporte avec enthousiasme et que je supporterai encore avec le plus entier dévouement si la patrie et le Roi étaient menacés... »

Sa persévérance finit par payer : le 24 mai 1836, il est enfin nommé Chevalier de la Légion d'Honneur, décoration ô

Charles Dunand. Jeune Officier de santé dans la marine. La tradition voulait que l'on rajoute la décoration sur tous les portraits même anciens !



combien importante pour un ancien « grognard » de sa trempe ! Et qui plus est, à Boulogne-sur-Mer qui a, avec la Légion d'Honneur, une histoire commune. Créée par Napoléon le 19 mai 1802, cette distinction honorifique y fut remise pour la première fois, le 16 août 1804. 20 000 spectateurs et 80 000 soldats de l'armée des Côtes assistèrent à cette cérémonie grandiose qui dura près de sept heures dans le vacarme des cuivres, tambours et salves d'artillerie. L'empereur décora lui-même environ 2 000 soldats avec parmi eux Ney, Soult, Cambronne et aussi le célèbre Baron Bucaille qui fut, en cette période de blocus de l'Angleterre, un peu corsaire... un peu pirate !

Références

1. Docteur Claude Emmanuel Van Agt. Thèse. Faculté de Médecine de Lille. 1985. *Un Accoucheur Boulonnais. Charles Dunand. 1785-1864*. Sous la direction du Docteur Alain Gérard, grand spécialiste de l'histoire napoléonienne devant l'éternel et du Professeur Bernard Dupuis.
2. Alain Lottin. Histoire de Boulogne-sur-Mer. 1998. Editions Le Téméraire.
3. Sylvain Tesson. Berezina. Ed. Guérin, Chamonix. 2015.

